

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri FRANIERES

Liberté, Egalité, Fraternité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 321-325

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Liberté, Egalité, Fraternité

Il est, dit Tacite, des paroles séductrices et spécieuses pleines de chimères et de pièges. «*Speciosa verbis urania et subdola.*» (Annal. 1.1, c. LXXXI) Est-il, par exemple, verbe qui ait eu fortune plus prodigieuse que ces mots, devenus fatidiques, de la devise républicaine : liberté, fraternité, égalité ! Et en est-il, séparés de l'idée chrétienne, de plus inconsistants, de plus météoriques, de plus insignifiants ? Ce qu'il y a d'intéressant à observer, c'est que le vide de sens que ces mots affichent est précisément le piédestal de leur apothéose, de leur sonorité ; comme les tambours, ils résonnent d'autant mieux qu'ils sont vides : la comparaison est de Goethe, mais l'abus de parole qui caractérise notre époque en a fait un truisme, et des plus banals.

Liberté, fraternité, égalité, voilà parmi tant d'autres de nobles et saintes idées que le christianisme a engendrées, nourries, fortifiées, répandues dans le monde.

La liberté ? Le christianisme la proclama large, universelle, sans distinction de castes, de races, ni de pays, mais non sans frein. Et le monde païen n'en pouvait croire ses yeux. La liberté universelle lui paraissait une utopie, un guet-apens de la secte chrétienne, au surplus incapable de devenir une réalité objective. Le paganisme, loin d'avoir la chose, n'avait pas même la notion de la liberté et il ne pouvait la comprendre comme un apanage individuel parce

qu'il ne pouvait la définir que par son opposition à l'esclavage et qu'ainsi sa liberté postulait l'esclavage.

Mais le christianisme apparut portant dans les pans de son manteau l'astre de la liberté. Ce que l'on croyait une utopie devint une entité ; partout où la Croix du Christ a été arborée, l'abolition de l'esclavage, ce hideux marchandage d'êtres humains prôné et légitimé par les sages de l'antiquité, en fut le corollaire. Au souffle régénérateur de la liberté chrétienne, une ère nouvelle se leva sur le monde. L'idée de liberté pénétra les foules asservies et, comme un levain salubre, fit monter à son âme la conscience de sa dignité et de son droit à l'existence libre. Cependant l'ombre au tableau ne tarda pas à se dessiner. Un point — il se trouvait au chapitre des restrictions — gênait dans l'idée chrétienne de liberté. Pour éclairer cette pénombre, on additionna donc à la liberté de faire le bien, celle de faire le mal.

Ajouter à l'élément positif de liberté un négatif, c'était l'amoinrir ; sous prétexte de reculer les limites de l'acte libre, les supprimer, c'était vouloir fondre en un tout la liberté et l'anarchie, la liberté et l'esclavage. Cependant, pour l'avoir dénaturée, le siècle ne se perdit pas moins en efforts pour authentifier son titre à la paternité de la liberté. De fait, il finit par le croire. Volontiers, de nos jours, on dresse le XIXe siècle en face du christianisme comme deux antagonistes irréductibles, le premier, comme champion de la liberté, le second de l'esclavage. Mais pour s'y méprendre, il n'y a que les gens remplis de préjugés, les perroquets et les sots. Car si les arguments de l'histoire sont sans valeur quand il s'agit du christianisme, s'il ne s'agit pas de prouver qu'historiquement la liberté date du Christ, qu'on interroge la géographie.

« Dans quel pays, s'écrie Brunetière, rencontrons-nous quelque ombre de liberté ? Est-ce en Chine, Messieurs, ou en Turquie ? Sous la loi du mahométisme ou sous celle du bouddhisme ? Et si quelqu'un me dit que le Turc ou le Chinois sont des Mongols, des hommes jaunes, d'un autre sang, d'une autre race, je lui demanderai donc : « Est-ce dans l'Inde, chez les Aryas, et sous la loi de ce qui survit encore du brahmanisme ? Non seulement l'idée de liberté n'est entrée dans le monde qu'avec le christianisme, mais la notion ne s'en est réalisée que dans les sociétés chrétiennes. » (Discours de Combat, nouvelle série). Encore dans les sociétés chrétiennes a-t-elle toujours été en raison directe de leur attachement à l'Évangile. La nation française toujours primesautière voulut faire l'essai de la liberté illimitée ; elle envoya ses vieux rois — les tyrans comme elle les appelait — à l'échafaud, congédia les vieilles croyances et, sur les débris calcinés de l'autel et du trône, elle dressa fière et altière la statue de la Liberté ! Le règne de la liberté commença, mais ce fut la liberté prédite par le prophète : « La liberté qui amène les luttes, l'effusion du sang et tous les fléaux qui peuvent assiéger une société malade. » (Jér. 34. 16). Car, quoiqu'on dise, ce n'est ni le bavardage, ni les déclamations, ni l'impunité du crime qui constituent la vraie liberté ; ce n'est point non plus cette virago échevelée et indécente que les nations ont vu trop souvent promener sa torche incendiaire. Cela, c'est la tyrannie ! La vraie liberté, la liberté chrétienne, est une femme austère et grave qui n'enrôle sous les plis de son étendard que ceux qui veulent être les nobles esclaves du devoir.

Fraternité ! c'est la deuxième corde du violon républicain et ce n'est pas celle qu'on pince le moins souvent. Pensez donc ! Est-il thème contenant plus de

phrases de rhétorique toutes faites et soutenant mieux la poudre de riz ? On sème la haine, on souffle la discorde : on prépare tous les jours les éléments de la guerre civile et puis, un beau matin, melonné et ganté, on se redresse triomphalement en criant : Vive la fraternité ! C'est de la comédie, cela, nous dira-t-on ! Pardon, c'est l'histoire de la fraternité humaine depuis Caïn jusqu'à nos jours. « En Italie pendant la Renaissance, dit le Taine, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention, on a vu l'homme se refaire païen comme au premier siècle. Du même coup, il se retrouvait tel qu'aux temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur. L'égoïsme brutal et calculateur avait pris l'ascendant... La société devenait un coupe-gorge. » Voilà l'histoire de la fraternité, affirme Taine, en dehors du christianisme. Qu'y a-t-il d'étonnant si le Christ seul a enseigné que nous sommes frères et que nous devons nous supporter mutuellement ? « Haines de sang, répugnances, tout ce que d'autres religions entretenaient d'animal parmi les hommes, lui seul — le Christ — est venu déclarer qu'on y renoncerait, qu'il faudrait y renoncer, si l'on voulait être chrétien. » (Brunetière, *ibidem*). La fraternité chrétienne seule mérite ce nom parce que fondée sur le dévouement, la charité, la patience et le pardon : hors de l'idée chrétienne le mot de fraternité est une cacophonie.

Il en est de même de l'égalité telle que l'entendent ceux qui ont toujours l'usage du mot. L'égalité n'est pas fondée sur la nature parce que la nature est un livre où l'inégalité est inscrite à toutes les pages, à toutes les lignes : elle est dans les esprits, dans les intelligences, dans les tailles, dans les fortunes, etc., elle est dans le règne végétal et dans le règne animal : le roseau n'est pas égal au chêne ni l'agneau au loup.

Elle n'est pas davantage fondée sur l'histoire : « *Humanum mamis vivit Genus* », a dit un vieux poète. Toujours, il y a eu des riches et des pauvres, toujours les masses simplistes ont travaillé pour fonder le bonheur de quelques-uns. Aussi les Nietzsche et les Renan, pour avoir étudié l'égalité dans la nature et dans l'histoire, ont-ils abouti, avec une grande logique, à la théorie du surhomme.

Ici encore, c'est le Christ qui, le premier, a annoncé au monde étonné qu'à ses yeux il n'y avait ni esclaves, ni hommes libres, ni nobles, ni plébéiens, ni riches, ni savants, ni ignorants, mais que tous sont égaux devant Lui parce que tous sont les enfants d'un commun Père.

Que peuvent donc prétendre les personnes hostiles à nos croyances, qui ont toujours sur les lèvres les mots sonores de Liberté, Fraternité, Egalité ? Nous ne le savons : car nous ne pouvons les supposer toutes de mauvaise foi, mais il est bon de rappeler le défi que leur lançait M. Brunetière au Congrès des catholiques en 1900 : « Je défie quiconque d'établir cette fraternité, cette égalité, cette liberté par le moyen de la raison, de la nature ou de l'histoire. Je le défie de m'en préciser le sens en dehors de l'idée religieuse ! » (Ibidem).

Henri FRANIERES